

La folie Nietzsche

« Ça allait jusqu'au choix des voyelles dit Nietzsche » (Joseph Delteil, Jésus II, p. 471)

I Prologue : deux témoignages, Franz Overbeck et Joseph Delteil

1) La folie de Nietzsche vue par son meilleur ami, Franz Overbeck

Ces souvenirs sur Friedrich Nietzsche sont rédigés comme le disait Nietzsche de ses propres écrits *ipsi mihi* pour moi-même et je ne les destine pas à la publication. C'est ainsi que je pouvais être aussi sincère que je le souhaitais et sans crainte de blesser personne bien que, de toute façon, il n'y a rien dans cet écrit que personne ne lira, à part ma femme Ida, de quoi blesser les gens qui me sont proches, ou ont été proches de Friedrich Nietzsche, quand bien même ceux-ci auraient des difficultés à se reconnaître dans la vision que je propose de mon ami. Mais cette vision est essentiellement la mienne c'est-à-dire celle d'un homme pour qui Nietzsche a représenté l'air le plus pur qu'il ai pu respirer et qui peut dire cependant qu'il n'a pas vraiment compris cet ami obscur et lumineux.

Il se met alors à lire les feuillets

Je voudrais parler notamment ici de ce qu'il est convenu d'appeler la folie de Nietzsche. Sa folie, dont personne n'a vécu l'explosion aussi près que moi, a été, telle est ma conviction profonde, une catastrophe qui l'a frappé de manière foudroyante. Elle s'est produite entre le soir de Noël de l'année 1888 et le jour de l'Épiphanie de 1889. Il est impensable que Nietzsche aie été fou auparavant, quel qu'ait été son degré d'exaltation. Néanmoins, je ne saurais exprimer la moindre certitude sur ce point.

Après nos premières retrouvailles à Turin, j'ai pu embrasser à nouveau Nietzsche dans le train qui le conduisait à l'asile d'Iena où il allait être interné quelques mois et dès qu'il me vit, il me serra avec fougue contre son cœur en m'assurant en gémissant que j'avais été l'homme qu'il avait le plus aimé.

Je l'ai ensuite revu un mois plus tard, en février 1890 et nous avons eu, pendant plusieurs jours, des discussions quotidiennes dont les contenus se rapportaient à peu près exclusivement à une époque antérieure à l'apparition de sa folie. . C'était comme si ce qui était récent avait en quelque sorte cessé d'exister. Il me parlait notamment de la situation qu'il avait à Bâle et de la reprise prochaine de son travail de professeur, après son rétablissement qu'il pensait imminent. Si cela m'apparaissait particulièrement symptomatique de son aliénation mentale,

c'est que je songeais à l'importance qu'avait eue, à ses yeux, alors qu'il était encore sain d'esprit, le fait de s'être libéré de cette situation !

Je l'ai ensuite revu à Naumburg le 24 septembre 1895 chez sa mère, Mme le pasteur Nietzsche. Quelle terrible transformation s'était opérée en lui. Ce jour-là, je le vis le matin et le revis au cours de l'après-midi. Pendant tout ce temps, il ne quitta pas son fauteuil de malade, ne m'adressa pas un mot, ne jetant plus sur moi que de temps en temps un regard mourant, à moitié hostile. D'une manière générale, il me faisait l'impression d'un fier animal blessé qui s'est replié dans un coin pour y mourir.

(Extraits de Franz Overbeck, *Souvenirs sur Friedrich Nietzsche*, 1906)

2) Extraits de Jésus II de Joseph Delteil

L'histoire de Jésus II, écrit Joseph Delteil, c'est l'histoire d'un fou, ne l'oublions pas, d'un authentique fou (j'appelle fou qui dans ce monde artificiel reste naturel). Les quatre chapitres du livre traduisent à mes yeux les quatre mouvements caractéristiques de tout homme « digne de ce nom ». Le premier mouvement est l'amour, le pur et simple apostolat : « Homme, réveille-toi ! ». le second mouvement est l'action directe, la jolie croisade. Courir au feu... sauver un oiseau... sauver le monde... Le troisième, en cas d'échec (évident, hélas !), c'est l'appel à l'Autorité (le Pape ?) : la politique. Le quatrième mouvement enfin (à la réflexion) c'est le recours au Moi, la forteresse du Moi... le suprême recours, le pire mais le seul... Le maquis de l'âme. La Mystique¹. »

(...)

La plus fine farine de la terre n'avait engendré que l'homme, héla ! Esclave, hélas ! de son origine de cendre, et y empêtré jusqu'au fondement. Il avait beau à tire d'ailes faire le tour des sept firmaments, fouiller les entrailles des étoiles, errer dans les bégonias, partout épaisse ou subtile, glaise ou pollen, partout régnait la seule matière, source d'images et de phénomènes, mais sans âme, sans âme, sans âme... « L'âme, la folle âme... » s'écriait Dieu d'une voix pleine d'aurore. Et ce disant il bondissait comme un cabri par les espaces arc-en-ciel. L'écho sans relâche lui répliquait : « Âne ! On ne crée pas sa propre vie ! » Soudain il bascula dans les éthers musqués, si souplement que du talon il toucha le zénith, et se fouillant les poches jusqu'aux tripes : « J'y suis ! » Il semblait que les flammes d'alcool sortissent de ses riches pores, et que toute sa féconde poitrine respirait des spermatozoïdes d'or. Il se balançait aussi

¹ Joseph Delteil, *Jésus II*, p.463, dans *Œuvres complètes*, Paris, Grasset, 1961.

sur son escarpolette de rayons, patriarche et libellule à la fois, aussi immobile que Beethoven ou que la bataille d'Austerlitz. Tout radiant de l'œil à l'orteil, rayonnant d'énergie et d'idéal, et exhalant à pleines colonnes son haleine bleue. La transe créatrice ! L'ivresse de la procréation, spécifique ivresse divine ! Et soudain, saisissant son haleine à poignées et la modelant avec maestria sur son sein, il en forma le premier fou...²

(...)

Oui fou, fous, de bon sens ! criait Jésus

Dire la vérité, vidanger la haine, la colère, l'orgueil... tuer la guerre : voilà la folie des folies !

Soyons fous, te dis-je.

C'est libre un fou, **ça** vole, **ça** mange, **ça** fait le dieu³

(...)

II La folie dans la vie de Friedrich Nietzsche

En m'appuyant sur plusieurs sources primaires (lettres, textes...) et secondaires (la bibliographie de Janz mais aussi d'autres témoignages – Lou, Overbeck, Méta...), je retracerai la problématique de la folie dans la vie de Nietzsche et son explosion brutale en décembre 1888. Puis je me pencherai aussi sur l'après, à savoir les dix dernières années de la vie de Nietzsche, entre 1889 et 1900, l'année de sa mort.

² Joseph Delteil, *Jésus II*, p. 473-74.

³ Joseph Delteil, *Jésus II*, p. 473.

1) Un destin

Pourquoi Je suis un destin

Je connais le sort qui m'est réservé. Un jour, mon nom sera associé au souvenir de quelque chose de prodigieux — à une crise comme il n'y en a jamais eu sur terre, à la plus profonde collision de consciences, à un verdict inexorablement rendu *contre* tout ce qu'on avait jusqu'alors cru, sanctifié. Je ne suis pas un être humain, je suis de la dynamite⁴.

La maladie du père

La première manifestation de la folie chez Nietzsche se manifeste... chez son père. Alors que le jeune Friedrich est très attaché à son père et qu'un lien psychique profond s'établit entre eux, celui-ci tombe malade à la fin du mois d'août 1848 et meurt onze mois plus tard lorsque le jeune Friedrich a 5 ans d'une maladie un peu mystérieuse décrite comme « ramollissement cérébral » : « On ouvrit son crâne et le diagnostic confirma qu'il était mort d'un ramollissement cérébral qui avait déjà atteint le quart du cerveau. » (Janz, I, p. 35) Mais ce ramollissement est, pour Nietzsche, associé à des troubles mentaux, il écrit en 1858 : « En septembre 1848, mon cher père fut brusquement atteint de troubles mentaux » (Janz, I, p. 36). Maladie organique ? Maladie psychique ? ON sait bien qu'aujourd'hui les difficultés d'une caractérisation binaire. Son biographe ne tranche pas il écrit à la fois « en tout cas il s'agissait bien d'une maladie organique » et en même temps il rappelle que « Ludwig Nietzsche avait déjà eu, avant sa maladie, des « crises de nerf ». De temps en temps il se laissait tomber sur sa chaise, ne disait plus un mot, regardait fixement dans le vide, sans se souvenir par la suite d'avoir eu la moindre crise. Möbius⁵ explique qu'il s'agissait de petites crises d'épilepsie » (p. 36 et 35).

Cette mort, suivie de près par la mort du jeune frère de Nietzsche – d'autant plus troublante que Nietzsche fait la nuit précédente un rêve prémonitoire où il voit son père sortir de sa tombe et venir chercher son jeune frère –, déclenche chez le jeune Friedrich une angoisse qui ne se dissipera plus et donc il va se servir pour donner un sens à cette maladie.

Je ne suis pas en train de réduire la folie de Nietzsche, comme on l'a souvent fait, à une maladie organique. Ce serait un comble pour l'inventeur du « ça » que d'attribuer une maladie à une cause organique ! Mais le « corps » parle en Nietzsche et informe son « esprit »...

⁴ *Ecce homo*, p. 187.

⁵ Médecin et neurologue allemand, il a écrit sur la maladie de Nietzsche peu après sa mort, ainsi que sur d'autres philosophes célèbres (Rousseau, Goethe, Schopenhauer...).

Pour donner un exemple de ces angoisses récurrentes, on peut citer une conversation qu'une de ses amies, Resa von Schirnofer, rapporte dans un petit écrit sur Nietzsche. Elle était venue le visiter, au début du mois d'août 1884, dans la maison qu'il occupait à Sils Maria.

« Pendant que ma compagne attendait à l'entrée de la petite maison adossée aux rochers, on me fit accéder par un escalier à une petite et modeste salle à manger. J'attendais debout près de la table, quand la porte de la chambre attenante, à ma droite, s'ouvrit et Nietzsche parut. Il s'appuyait, fatigué, au montant de la porte à demi ouverte, une expression hagarde était peinte sur son visage livide et il commença à me raconter combien ses maux étaient insupportables. IL me décrivit la vision dont il était assailli, sitôt qu'il fermait les yeux, d'une profusion de fleurs fantastiques se nouant et s'entrelaçant dans un perpétuel jaillissement, surgissant l'une et l'autre dans un ballet de formes et de couleurs d'une exotique luxuriance. « Je n'ai pas une seconde de répit », se plaignit-il, et ces mots s'imprimèrent profondément en moi. Puis, ses grands yeux sombres anxieusement braqués sur moi, il me demanda subitement de sa voie feutrée, mais avec une inquiétante insistance : « Ne croyez-vous pas que cet état soit un symptôme de folie naissante ? Mon père est mort d'une maladie cérébrale. » (Janz III, p. 74).

Comme tout jeune homme enthousiaste, N est dans un premier temps à la recherche d'un maître. Il en trouve deux Schopenhauer et Wagner qu'il reniera tous les deux quand il découvrira qu'ils sont contre la vie, mais avant de les renier, il les idolâtre et leur offre en tribut ce qu'il a de plus précieux : lui-même⁶ !

Rétrospectivement, cette période wagnérienne va lui apparaître comme une folie dont il ne peut se guérir que par une autre folie. Rappelons-nous la formule de Pascal : « Les hommes sont si nécessairement fous que ce serait être fou par un autre tour de folie de n'être pas fou. »

Ce qui explique le caractère excessif de son rejet de Wagner : Nietzsche contre Wagner (le titre d'un de ses ouvrages) c'est aussi Nietzsche 2 contre Nietzsche 1, le Nietzsche de la maturité contre le Nietzsche de la jeunesse.

Le cas Wagner, c'est la description d'un cas pathologique, d'un cas de « christianiste » aigüe dont il n'est possible de se guérir qu'en écrivant l'Antéchrist.

En attendant d'écrire l'Antéchrist, Nietzsche tombe malade pour se guérir de Wagner « La maladie, telle est la riposte, chaque fois que nous doutons de la légitimité impérative de notre

⁶ « On voit même *ce que j'offrais* en tribut à Wagner et à Schopenhauer : moi-même »... (Nietzsche contre Wagner, p. 71).

tâche, chaque fois que nous nous mettons, d'une manière ou d'une autre, à vouloir alléger notre tâche⁷. »

Mais l'Antéchrist est, dans un certain sens, une autre forme de « christianité ». Pour tuer Jésus I, il faut un Jésus II. Et la folie est la preuve, la validation de son existence (cf. *Aurore, infra*). Une fois la « Renaissance » effectuée, ce sont alors les livres de la grande santé (*Le gai savoir, Zarathoustra ...*) qui sont le côté lumineux de la folie : ce côté lumineux alternant avec des crises qui annonçaient l'incendie final et qui se manifestaient par des arrêts brutaux de son activité⁸.

Mais la grande santé permet d'écrire et de penser l'après Nietzsche, c'est-à-dire ce qui peut-être une humanité d'après la mort de Dieu et la fin de la morale chrétienne, ce que N appelle le « surhomme ».

Le personnage de Zarathoustra est – comme plus tard celui de Philémon pour Jung – celui qui annonce le grand midi de l'humanité et qui accepte le déclin en lui comme signe de ce renouveau à venir : « Lors celui qui décline se bénira d'être lui-même le dépassant ; et pour lui le soleil de sa connaissance au midi se tiendra.

« *Morts sont tous les dieux : maintenant nous voulons que vive le surhomme !* » — tel soit un jour, au grand midi, notre ultime vouloir ! —

⁷ Nietzsche contre Wagner, p. 80

⁸ Voir par exemple les lettres à Overbeck (8 août 1884) et à sa mère (10 août 1884).

2) L'incendie

Je suis la forêt qui brûle et non celui qui entre dedans

- Extraits de différentes lettres écrites en décembre 1888

a) À Georg Bardes (brouillon, déb. déc. 88)

Cher ami

Je prépare un événement qui va très vraisemblablement diviser l'histoire en deux, à un tel point qu'il nous faudra un nouveau calendrier, avec 1888 comme An 1.

Vu qu'il s'agit d'un coup pour anéantir le christianisme, il est évident que la seule puissance internationale qui ait un intérêt instinctif à l'anéantissement du christianisme, ce sont les *juifs* — Ici, il y a une hostilité instinctive, pas quelque chose d'« imaginé » comme chez n'importe quel « esprit libre » ou socialiste — que diable ai-je à faire des esprits libres.

La loi contre le christianisme a pour sous titre : Guerre à mort au vice : le vice est le christianisme.

Le premier principe est : Vicieuse est toute forme de contre-nature ; l'espèce la plus vicieuse d'homme est le prêtre.

Le quatrième : Prêcher la chasteté est une incitation publique à la contre nature. Tout mépris de la vie sexuelle, toute souillure de celle-ci à travers le concept d'impureté est le véritable péché contre l'esprit saint de la vie.

b) À Ferdinand Avenarius (10-12-88)

En cette année où une tache monstrueuse, *L'Inversion de toutes les valeurs*, pèse sur moi, et où littéralement je dois porter le destin de l'humanité, être, — pouvoir être, un bouffon, un *Satyre* ou, si vous le préférez, un « journaliste », au degré où je l'ai été dans le *Cas Wagner*, fait partie des démonstrations de ma force. Que l'esprit le plus profond puisse être également le plus frivole, c'est presque la formule pour ma philosophie.

c) À Jean Bourdeau (17-12-88)

Je souhaite être lu en France, plus encore, j'en ai besoin. Il 'est impossible de me laisser détourner par les absurdes frontières de la recherche du petit nombre qui justement a des oreilles pour moi. Et je le confesse volontiers : je les recherche par dessus tout en France.

Je suis le contraire d'un fanatique et d'un apôtre, et ne supporte aucune sagesse si elle n'est pas épicée de beaucoup de méchanceté et de bonne humeur.

Mes œuvres qui au fond ne sont pas des livres mais devraient représenter une espèce de destin, sont prêtes pour l'impression.

d) À Carl Fuchs (27-12-1888)

Tout bien considéré cher ami, cela n'a, à partir d'aujourd'hui, plus de sens de parler et d'écrire sur *moi* ; j'ai réglé la question de savoir *qui je suis*, avec le livre que nous imprimons, *Ecce Homo*, pour la prochaine éternité.

e) À Julius Kaftan (fin déc. 88)

Dans deux ans, les derniers doutes vous seront ôtés sur le fait qu'à partir de ce jour, *je* gouverne le monde.

f) À Auguste Strindberg (31-12-88)

Cher Monsieur

Vous allez sous peu entendre la réponse à votre nouvelle, *Remords*, — elle sonne comme un coup de fusil ... J'ai ordonné que l'on tienne à Rome un conseil des princes, je veux faire fusiller le jeune Kaiser.

Au revoir ! Car nous nous reverrons... Une seule condition : Divorçons ...

Nietzsche César

g) À Cosima Wagner (3-1-89)

À la princesse Ariane, ma bien-aimée

C'est un préjugé que je sois un homme. Mais j'ai déjà souvent vécu parmi les hommes et je connais tout ce que les hommes peuvent traverser, du plus bas au plus haut. J'ai été Bouddha parmi les Indous, Dionysos en Grèce, — Alexandre et César sont mes incarnations, de même que le poète de Shakespeare, Lord Bacon. Enfin je fus encore

Voltaire ou Napoléon, peut-être aussi Richard Wagner... Mais cette fois je viens comme le Dionysos vainqueur, qui va faire de la terre un jour de fête... Non que j'aurais beaucoup de temps... Les cieux se réjouissent que je sois là... J'ai aussi été pendu à la croix...

h) À Jacob Burckhardt (4 ou 5-1-89)

Cher Monsieur le professeur

Enfin, j'aimerais bien mieux être professeur à Bâle que Dieu ; mais je n'ai pas osé pousser si loin mon égoïsme privé que, pour lui, je renonce à la création du monde.

Réfléchissez, faisons-nous un beau, bellissime, brin de caouette, Turin n'est pas loin, aucune obligation professionnelle très sérieuse en vue, il faudrait se procurer un verre de Veltliner. *Négligé* de la tenue exigé.

Je vais partout avec ma robe d'étudiant, tapote ici ou là sur l'épaule des gens et dit : *siamo contenti ? son dio, ho fatto questa caricatura...*

i) À Franz Overbeck, 4-1-89

À l'ami Overbeck et sa femme

Bien que vous ayez fait preuve d'une croyance infime en ma solvabilité, j'espère bien vous prouver que je suis quelqu'un qui paye ses dettes — par exemple envers vous... j'ai à l'instant fait fusiller tous les antisémites...

Dionysos

- Rencontre avec Franz à Turin

Franz Overbeck pénètre dans la chambre de N, celui-ci, une feuille à la main, est à moitié étendu sur le divan. FO se hâte vers lui, N l'aperçoit et avant que Franz l'ait rejoint, se lève d'un bond se précipite vers lui se jette dans ses bras et succombe à une crise nerveuse de larmes, ne trouvant plus expression hormis l'articulation réitérée, désespérément affectueuse de son nom : Franz, Franz, Franz ... que le tremblement de chacun de ses membres qui à chaque fois entraîne de nouvelles embrassades passionnées.

Franz, cette crise passée, le reconduit avec tendresse et assurance vers le divan. Il s'assied à côté de lui. Franz en proie à une tension des plus tenaces et des plus embarrassantes,

s'efforce cependant de respirer normalement et Fritz retrouve peu à peu son calme... Il se met à parler d'abord posément puis de plus en plus exalté...

Fritz

Ces derniers jours viennent de m'arriver différentes nouvelles toutes plus encourageantes les unes que les autres. Entre autres une lettre ensorcelante, peut-être même ensorcelée, d'un des premiers et des plus influents hommes de France, qui va se charger de me faire connaître et de traduire mes livres en français : rien moins que le rédacteur en chef du Journal des Débats et de la Revue des deux mondes, M. Bourdeau. Il me dit au passage qu'une recension de mon *Cas Wagner* paraîtra en janvier dans le *Journal des Débats* — par qui ? Par Monod — J'ai un véritable génie parmi mes lecteurs, le Suédois Auguste Strinberg, qui me perçoit comme l'esprit le plus profond de tous les millénaires. Ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est la parfaite fascination que j'exerce ici à Turin — à tous les niveaux. Je suis presque à chaque instant traité comme un prince, — il y a une *extrême* distinction dans la manière dont on m'ouvre la porte, dont on me présente un mets. Je paye pour chaque repas 1 franc 25, avec pourboire — et je reçois les mets les plus soignés, préparés avec le plus de soin possible (*Morale* : Je n'ai pas eu une seule fois l'estomac dérangé) —, je n'avais encore jamais eu la moindre idée de ce que *pouvaient* être la viande, les légumes ou encore tous ces plats typiquement italiens... Aujourd'hui, par exemple, le délicieux *ossobuchi*, Dieu sait comment on dit en allemand, la viande encore sur l'os, là où la moelle est délicieuse !

Tous les visages changent, quand je pénètre dans un grand magasin. Et, étant donné que je ne suis pas exigeant, que je demeure parfaitement serein envers tous et que j'arbore tout le contraire d'un visage sombre, je n'ai besoin ni d'un nom, ni d'un titre, ni d'argent pour être le premier en toutes circonstances.

Je voudrais te parler aussi du mémoire destiné à l'empereur, c'est un mémoire qui fera date et où, comme je te l'ai écrit, je veux enserrer le Reich dans un corset de fer et le provoquer pour qu'il mène une guerre de désespoir. Je n'aurais pas les mains libres avant d'avoir le jeune kaiser tout comme ses acolytes entre mes mains.

Je lui dirais : Soyez durs. Car tous ceux qui créent sont durs. Et ce doit être leur félicité d'imprimer leur nom sur les millénaires comme dans la cire. S'il refuse, je le fais fusiller.

Pendant tout ce monologue, Franz hoche tristement la tête, sourit, prend de temps en temps la main de Nietzsche - qui lui rend ce geste d'amitié - mais ne dit rien.

J'ai envoyé à Bismarck et à l'empereur des exemplaires de *Ecce Homo*. C'est une véritable déclaration de guerre comme je l'ai écrit à Strindberg et pour ce qui est de la langue, il n'existe pas de chef d'œuvre comparable à ce livre. Je leur ai dévoilé le mensonge à la base de tout l'univers chrétien : la notion de « Dieu » inventée comme antithèse à la vie – et en elle tout ce qui est nuisible, empoisonné, négateur, toute la haine mortelle contre la vie, tout cela ramené à une scandaleuse unité ! La notion d' « au-delà », de « monde vrai », inventée à seule fin de déprécier *l'unique* monde qui existe, de ne plus conserver pour notre réalité terrestre aucun but, aucune tâche ! Et puis, il baisse la voix et se fait mystérieux, je veux te confier *mon* secret : l'ancien dieu, le crucifié, était usurpateur, je suis revenu pour faire valoir mes droits. Son Dio, son Dionysos.

Franz

Fritz, tu as raison de critiquer l'idée de Dieu, telle que l'homme se la représente généralement et telle que l'Église l'a imposée au monde. Mais quand à l'existence de dieu, il me semble qu'elle est complètement indécidable et que nous ne pouvons rien dire, que nous ne devons rien dire, à ce sujet. Cela ne nous regarde pas. Lorsque tu dis : « Dieu est mort ! » cela ne veut pas dire : Dieu n'est pas ! c'est-à-dire qu'il ne peut pas être, qu'il n'est pas, ne sera jamais et n'a jamais été ! Mais plutôt : il a été ! Comme tu l'as toi même écrit : Régner — et ne plus être le serviteur d'un Dieu — c'est le seul moyen qui reste d'améliorer les hommes.

Fritz

Il sourit et d'un ton mystérieux et prophétique

M'as-tu compris ? Dionysos contre le crucifié... voilà le destin de l'humanité.

3) La fête de l'âne

Dans la maison des Nietzsche, dehors, sur la véranda

La mère de Nietzsche tricote un bonnet d'âne dans une laine fluo. Nietzsche est assis à côté d'elle. On voit juste le bout des aiguilles et on entend le cliquetis des aiguilles qui évoque le

pas de l'âne. De temps en temps Nietzsche rit aux éclats, d'un rire gai qui peu à peu devient inquiétant... puis se calme...

Fritz (*il hurle*)

Je suis une bête...

Franziska

Mon chéri, si tu ne veux pas de ma compagnie je vais m'en aller, car le professeur Binswanger m'a chargée d'être toujours auprès de toi

Fritz

Comme tu veux, ma petite mère

Franziska

Tu devrais quand même avoir quelqu'un d'instruit autour de toi

Fritz

De la façon dont nous vivons maintenant, ma chère petite mère, tu es simplement irremplaçable...

Dans la forêt

Fritz et sa mère se promènent, l'un et l'autre sont calmes, surtout N, son visage est joyeux et serein, il chante un vieil air populaire...

Soudain Fritz se met à hurler très fort sans que son visage perde son expression joyeuse et sereine. Sa mère est très gênée, elle regarde autour d'elle, heureusement il n'y a personne...

Franziska

Fritz, tu n'en fais toujours qu'à ta tête...

Fritz ne l'écoute pas et continue à hurler, toujours aussi joyeux... et articule clairement je suis une bête, je suis une bête... Puis il se met à galoper dans la forêt et sa mère le suit avec

difficulté... Il se tait aussi soudainement qu'il s'était mis à hurler, son visage n'a pas changé, toujours joyeux et serein.

Franziska soulagée

Veux-tu que je te fasse un peu de lecture ?

Fritz

Zarathoustra, petite mère, je t'en prie, encore Zarathoustra.

Fritz et Franziska s'assoient contre un arbre et Franziska sort Zarathoustra d'une de ses poches.

Franziska

Il fait nuit voilà que telle une source jaillissant de moi mon désir, le désir de dire...

Fritz l'interrompt en couvrant sa voix

Oui-Da, Oui-da, Oui-da, en brayant, avec le même visage joyeux et serein

Puis il se met à déclamer

N'oubliez pas cette nuit et cette fête de l'âne, ô hommes supérieurs ! Cela vous l'avez inventé chez moi, je le tiens pour un bon présage – il n'y a que les convalescents pour avoir de pareilles idées !

Et si vous célébrez de nouveau cette fête, faites le aussi par amour pour moi ! Et dédiez là à ma mémoire...

Il se tait sans changer d'expression... à nouveau il devient âne... silence... Franziska reprend sa lecture comme si Fritz ne l'avait pas interrompue, c'est maintenant Fritz l'âne qui écoute Franziska.

Franziska

Il fait nuit. Voici que parlent plus haut toutes les fontaines jaillissantes.

Et mon âme est une fontaine jaillissante

Il fait nuit. Voilà que s'éveillent tous les chants d'amour. Et mon âme est aussi un chant d'amour.

Ainsi parlait Zarathoustra...

Elle referme le livre. Elle caresse l'âne qui redevient Fritz, ils reprennent leur promenade et s'éloignent dans la forêt.

III La problématique de la folie à travers quelques textes (*Aurore*, *Zarathoustra*, *L'Antéchrist...*)

Je développerai ma réflexion en trois temps

1) La convergence entre la théorie nietzschéenne de la folie et l'émergence de sa propre folie (Cf. *C'était écrit*), à travers l'étude de textes de *Aurore* (1881) et notamment le § 14 du livre premier.

2) Comment cette convergence s'accélère dans ses derniers grands textes et notamment *L'antéchrist* (second trimestre 1888).

3) Comment le texte *La fête de l'âne*, extrait de la quatrième partie de *Ainsi parlait Zarathoustra* (1885) peut être lu comme une anticipation de la métamorphose de Nietzsche après sa bascule de décembre 1888.

1) Signification de la démence dans l'histoire de la moralité (*Aurore*, I.14)⁹

Aurore est le livre de la renaissance de **Nietzsche** après sa mort symbolique, mort à Wagner et mort au monde. J'ai failli mourir, écrit-il à sa meilleure amie, Malwida. [de ce point de vue, la rupture de Jung avec Freud emprunte le même chemin avec mort symbolique, passage par une folie temporaire et renaissance, rappelons que Jung a tenu un séminaire sur le Zarathoustra de Nietzsche dont il existe une version publiée de 1000 pages].

Et en même temps il annonce, à travers la mise en place d'une critique des sentiments moraux, les œuvres de la maturité et son destin final, on pourrait presque écrire, à la lumière de certains textes, la *décision finale*, décision du ça mais dont le moi a quelques échos [rappelons que le concept de ça, développé par Groddeck et repris par Freud dans sa seconde topique est une création de Nietzsche]. Pierre Bayard aurait pu d'ailleurs rajouter un chapitre Nietzsche à son livre *Demain est écrit* où il étudie les cas d'écrivains prédisant dans leurs textes leur destin futur.

Ce qu'écrivait Nietzsche à propos de la folie dans *Aurore*, de sa nécessité pour tous ceux qui veulent transgresser la loi, peut-être ne sait-il pas encore que cela s'applique à lui, peut-être ne

⁹ Toutes les citations de ce § sont extraites, sauf indications contraires, de *Aurore* I.14.

distingue-t-il pas encore très bien le mouvement décadent du prêtre, du mouvement constructif du philosophe qui, dans l'acception que lui donne Nietzsche, est un successeur du chamane [Qui lui aussi passe souvent par un mouvement de folie avant d'accéder à la « sagesse »] « Les recettes pour devenir « homme-médecine » chez les Indiens, saint chez les chrétiens du moyen âge, « anguécoque » chez les Groenlandais, « paje » chez les Brésiliens, sont les mêmes pour l'essentiel : jeûne insensé, continence prolongée, retraite au désert, ou encore au fait d'une montagne ou d'une colonne (et pour N cette montagne se trouvera à Sils Maria) ».

Cette pensée peut se résumer en une phrase :

« C'est la démence qui fraye la voie de la pensée neuve »

La manière dont Nietzsche a basculé dans la folie correspond assez précisément à ce que Nietzsche énonce dans ce texte :

« tous les hommes supérieurs qui se sentirent irrésistiblement poussés à briser le joug d'une moralité quelconque et à instaurer de nouvelles lois n'eurent pas d'autre solution, *s'ils n'étaient pas réellement déments*, que de se rendre déments ou de se donner pour tels [cette phrase que N souligne en partie a permis l'interprétation de la folie de N en termes de simulation et il est vrai que, même après « l'incendie », il y a, tout au moins dans les premières années, une certaine théâtralité dans les attitudes de Nietzsche]... »

Effectivement, on a l'impression, à travers ce texte, que Nietzsche appelle la folie et que, jusqu'à un certain point il a conscience de sa folie, et que cet appel à/de la folie débouche sur une réponse... de qui ? du destin ? sous la forme de l'éternel retour ? Ça lui répond.

Et qu'en est-il de Dieu ? ou de la loi car dans ce texte Dieu et la loi sont équivalents ?

Et bien celui qui tue la loi, et ici N emploie la première personne, doit supporter aussi la présence son cadavre, et ce cadavre est le cadavre de Dieu : « J'ai tué la loi et la loi me hante comme un cadavre vivant ». Pour supporter ce cadavre, il n'y a qu'une seule solution, c'est la démence, seule la démence prouve la vérité de ce qu'il a fait « L'esprit nouveau qui est en moi, d'où vient-il sinon de vous ? Prouvez moi donc que je suis votre ; seule la démence me le prouve ». [Qui est ce « vous » à qui s'adresse N ? Les puissances célestes, si on suit le texte mais, si on est un psychologue athée, c'est le ça (et pas besoin de majuscule) qui vient remplacer ici tous les Dieux, de Dionysos à Jésus].

Il faut relire tout le passage pour voir à quel point il est « autoprophétique ».

« Ah, donnez moi au moins la démence, puissances célestes ! La démence pour qu'enfin je croie en moi-même. Donnez-moi le délire et les convulsions, les illuminations et les ténèbres soudaines, terrifiez moi par des frissons et des ardeurs tels que jamais mortel n'en éprouva, des fracas et des formes errantes, faites moi hurler et gémir et ramper comme une bête [et N, une fois la folie déclenchée s'écriera, à maintes reprises, « je suis une bête », il n'est pas du tout muet comme on l'a écrit] : mais que j'ai foi en moi même ! Le doute me dévore, j'ai tué la loi, la loi me hante comme un cadavre un vivant ; si je ne suis *plus* la loi, je suis le dernier des réprouvés. L'esprit nouveau qui est en moi, d'où vient-il sinon de vous ? Prouvez moi donc que je suis votre ; seule la démence me le prouve. »

Et alors, comme les grands déments de l'histoire Nietzsche, qui a tué Dieu, n'a plus qu'une seule solution pour croire encore en lui-même : devenir dieu lui aussi. D'où l'hypothèse que fait Delteil en associant la folie de Jésus à la folie de Nietzsche. Jésus, Dionysos, s'ils ont existé ailleurs que dans le mythe, sont aussi de grands déments transgresseurs et meurtriers de la loi, et Nietzsche, en incarnant l'éternel retour, signe ses billets dit « de la folie » Dionysos, le crucifié.

C'est l'éternel retour qui se vérifie, Dieu revient en Nietzsche.

Mais en quoi ce retour de Dieu en Nietzsche est-il différent par exemple du retour de Dieu en Jésus Christ ? Y a-t-il périodiquement quelqu'un qui gagne au poker de l'homme dieu¹⁰ ?

¹⁰ Comme dans la chanson de Jehan Jonas : *Je suis au paradis*

Le boss m'attend pour un poker

Et prépare donc mes affaires

Des fois que ce soit moi qui gagne !

2) L'aveuglement devant le christianisme est le crime par excellence, le crime contre la vie¹¹

Crime contre la vie est encore plus grave que crime contre l'humanité... voilà donc le second mouvement de la folie Nietzsche : si la société est folle, si elle est atteinte de folie circulaire (en français dans le texte, cf. *Ecce homo*, p. 195 et *L'Antéchrist*, § 51, p.69¹²), seul un fou, c'est-à-dire quelqu'un qui passera pour fou auprès des bonnes gens, peut la « guérir », lui rendre la santé.

L'Antéchrist, *Ecce homo*, le crépuscule des idoles (je mets à part les deux ouvrages contre Wagner) sont trois moments fulgurants de l'écriture d'un fou.

Mis un fou qui, dans les derniers moments de sa lucidité écrit sur les flammes et annonce un nouveau monde avant de passer de l'autre côté, non dans l'au delà, cette négation de la réalité, mais dans l'en deçà, peut-être pourrait on dire l'au deçà de l'humanité puisque le surhomme, c'est-à-dire ce qui doit dépasser l'homme, si on entend par homme cette erreur qu'en a fait le christianisme, doit être annoncé par le dernier des hommes et que ce dernier des hommes doit revenir au roi déchu, à l'âne (voir infra *la fête de l'âne*).

C'est cette écriture dans les flammes sur laquelle je voudrais revenir en analysant un peu un de ces derniers livres, celui dans lequel il s'attaque fondamentalement au « crime contre la vie », au christianisme et qui a pour titre *l'Antéchrist*. Initialement ce devait être le premier livre de l'inversion de toutes les valeurs mais, devant l'accélération des événements, il devient à lui seul le livre de l'inversion de toutes les valeurs.

Dans ce petit livre, Nietzsche fait une analyse impitoyable de la folie de la société dans laquelle nous vivons et qui, à l'époque de Nietzsche, est la société chrétienne.

Christianisme au lieu de capitalisme, voilà ce qui sépare Marx de Nietzsche et il serait intéressant d'approfondir cette différence et de se poser la question du capitalisme comme la forme ultime du christianisme, si nous voulons articuler Marx avec Nietzsche : tous deux sont anti hégéliens mais pas de la même manière.

Cette folie, selon l'analyse nietzschéenne, est survenue brusquement, et de manière anhistorique. IL n'y a pas de nécessité à cela, alors que pourtant l'humanité [entendons

¹¹ *Ecce homo*, « pourquoi je suis un destin », p. 193.

¹² Désormais, toutes les références à *L'antéchrist* seront indiquées par le numéro du paragraphe et celui de la page dans l'édition Colli Montinari (col. Folio Gallimard).

l'humanité occidentale car N n'ignore pas qu'il existe d'autres humanités en Inde, en Chine, au Brésil, au Groenland etc.] avait franchit avec les Grecs, puis les Romains, un pas décisif. « À quoi bon les Grecs ? À quoi bon les Romains ? Toutes les conditions nécessaires à une civilisation savante, toutes les *méthodes* scientifiques étaient déjà là, on avait déjà découvert les règles du grand art, l'art incomparable de bien lire – cette condition d'une tradition dans la culture, de l'unité de la science ; la science de la nature, associée à la mathématique et à la mécanique, était sur la meilleure voie, — *le sens des réalités*, l'ultime et le plus précieux de tous les sens, avait ses écoles, sa tradition déjà plusieurs fois séculaire ! Comprend-on cela ? *L'essentiel* était déjà trouvé pour pouvoir se mettre au travail... » (59, p. 84).

Cette avancée s'est produite en « pure perte » et une nouvelle temporalité s'est mise en place depuis la naissance de Jésus et a inauguré un âge de folie.

Nietzsche se veut le penseur qui va arrêter cette « folie circulaire », le Christianisme, et pour cela il doit devenir l'antéchrist, lui, « le disciple du philosophe Dionysos ».

L'antéchrist est à la fois l'œuvre d'un psychologue, on pourrait dire d'un psychanalyste avant la lettre, qui fait l'analyse de la psychologie du prêtre et de la société qu'il a engendré. Il montre d'ailleurs que l'organisation de l'Inde traditionnelle en castes, les lois de Manou, anticipent et annoncent le christianisme :

« L'autorité de la loi est donc fondée sur les thèses suivantes : Dieu l'a *donné*, les ancêtres l'ont *vécue*. La rationalité supérieure d'une telle manière de procéder réside dans le dessein de refoule pas à pas, de la vie reconnue pour juste (c'est-à-dire *prouvée* par une expérience immense et soigneusement triée), tout caractère conscient : de sorte que l'automatisme parfait de l'instinct soit atteint – condition de toute maîtrise, de toute perfection dans l'art de vivre établir un code des lois du genre de celui de Manou c'est permettre désormais à un peuple de devenir maître, de devenir parfait – ambitionner le plus haut art de vivre.

Pour cela, il faut le rendre inconscient tel est le but de tout 'saint mensonge' » (57, p. 78-79). IL montre ensuite comment toute la philosophie est devenue essentiellement chrétienne. Cette critique de la philosophie, mais aussi de l'économie et de la politique, parcourt à grandes enjambées l'ère chrétienne et saute allégrement des pères de l'église à Descartes puis à Kant puis à Schopenhauer. Quelques penseurs isolés sont distingués, même s'ils tombe aussi dans le piège « antinaturel » du christianisme : notamment Pascal et Spinoza.

Sur le plan politique, N mène une double analyse :

- 1) Il fustige les Chrétiens qu'il identifie aux anarchistes : « on peut établir une équation parfaite entre le *chrétien* et l'*anarchiste* » (57, p. 81) [on retrouve le sens négatif de « anarchistes », hérité de la révolution française ? – qui ne se modifiera que peu à

peu... y compris chez les penseurs dits « progressistes »] et à la « racaille socialiste » et leur oppose l'aristocratie et la hiérarchie de la vie qui ne peut être égalité mais différence et supériorité de certains sur d'autres... en poursuivant notamment son éloge des lois de Manou fondatrices du système des castes :

« C'est la nature et *non* Manou qui sépare ceux qui vivent avant tout par l'esprit, ceux dont la force est dans les muscles et le tempérament, et ceux de la troisième catégorie, qui ne se distinguent ni d'une manière ni d'une autre, les médiocres : ces derniers constituant la majorité, les premiers l'élite (...) L'organisation des castes, la hiérarchie, ne fait que formuler la loi ,suprême de la vie (...) L'injustice n'est jamais dans l'inégalité des droits, elle est dans la prétention à des droits 'égaux' ... » (57, p. 79-81).

- 2) Il fustige le nationalisme – dont le grand prussianisme est un des exemples les plus pernicieux [et on sait que sa sœur a brûlé les textes les plus compromettants : « on trouve, à propos des mots « ces idiots empourprés » (...) la note suivante de la main d'Elizabeth Förster Nietzsche : « Une expression qui apparaissait dans le feuillet que notre mère a brûlé pour lèse majesté » (Notice sur la loi contre le christianisme, *L'antéchrist*, p. 267)].

La pensée politique de Nietzsche n'est pas facile à saisir et est même politiquement très incorrecte aujourd'hui. On comprend comment il a pu être récupéré, au prix de quelques censures et manipulation. Notamment sur la question juive, on va privilégier sa critique du judaïsme et du judéo christianisme et censurer son rejet encore plus fondamental de l'antisémitisme : à plusieurs reprises N réaffirme « je suis anti antisémite » car il préfère, et de loin, les Juifs aux antisémites, ces derniers étant pour lui l'abjection absolue – et on se souvient que Wagner et sa chère Cosima étaient antisémites enragés – et les Juifs sont pour lui un peuple qui s'est renié, qui a abandonné son premier dieu au profit d'un second...

Sa défense de la hiérarchie contre l'anarchie interroge aussi et – sans gommer les ambiguïtés – il nous faut introduire le concept de différence ou *différance* pour rectifier les excès réactionnaires de Nietzsche.

Pour prolonger la réflexion politique de Nietzsche, j'ai imaginé une rencontre entre le fantôme de Nietzsche et Emma Goldman :

Nietzsche

Le socialisme, pour moi, est le frère cadet et fantasme du despotisme agonisant dont il veut

recueillir l'héritage. Mais même cet héritage ne suffirait pas à ses fins ; ce qu'il lui faut, c'est la soumission la plus servile de tous les citoyens à l'État absolu, à un degré dont il n'a jamais existé d'équivalent. Et pour cela il se prépare, d'abord en secret, puis à visage découvert, à l'exercice souverain de la terreur, aussi enfonce-t-il le mot de « Justice » comme un clou dans les masses semi-cultivées pour les priver complètement de leur bon sens.

Croyez moi, jeune femme, la révolution est une dangereuse chimère : tout bouleversement de ce genre fait chaque fois revivre les énergies les plus sauvages, ressuscitant les horreurs et les excès depuis longtemps enterrés d'époques reculées.

Emma

Ainsi vous êtes contre la révolution ? Il est vrai que la révolution russe n'a pas réussi à mettre en place une société plus juste et plus fraternelle, le rêve s'est transformé en cauchemar et les meilleurs ont été exterminés par ceux qui se disaient leurs frères.

Nietzsche

Il nous faut graduellement aider à la naissance de l'homme européen. Petit à petit le nationalisme s'affaiblira pour donner naissance à une race métisse et pour cela nous devons déclarer la guerre aux nations, à tous les nationalismes et notamment nous devons affronter le démon de l'antisémitisme, cette odieuse théorie qui entend mener les Juifs à l'abattoir en faisant d'eux les boucs émissaires de tout ce qui peut aller mal dans les affaires publiques et intérieures. Mais pour parvenir à cela, les Européens auront besoin de guerres, des plus grandes et des plus terribles qui soient, c'est-à-dire de rechutes momentanées dans la barbarie.

Emma

La guerre est toujours l'affaire des puissants qui exploitent le peuple et sa misère. Je ne peux pas croire qu'il existe des guerres justes. Nous devons œuvrer pour que la guerre devienne impossible.

Nietzsche

Abolir la guerre ? C'est un songe creux digne de votre belle âme utopique. Je crois qu'il existe des démons plus pernicieux encore que celui de la guerre et lorsqu'ils auront pris possession de l'esprit humain alors celui-ci sera devenu un véritable esclave... et même les maîtres seront leurs propres esclaves !

L'édition Colli/Montinari termine *L'antéchrist* avec le pamphlet *loi contre le christianisme* en restituant l'histoire de l'occultation de ce texte par Nietzsche lui-même.

En effet Nietzsche utilise un procédé qu'il avait déjà utilisé dans d'autres œuvres, il colle sur le feuillet de ce texte un autre feuillet, ne supprimant pas donc le premier texte mais le recouvrant sans pour autant le rendre inaccessible :

« C'est N lui-même, doit-on supposer, qui a « occulté » la « Loi » en la recouvrant d'une autre feuille : il n'est pas possible d'en déduire nettement quelles étaient ses intentions. Peut-être en savait-il pas lui-même s'il devait ou non publier cette « Loi ». Songeons également que ce procédé, qui consiste soit à coller deux pages ensemble, soit à coller une feuille supplémentaire sur une page « censurée » était fréquent chez N lorsqu'il préparait ses copies destinées à l'imprimeur » (Notice sur la Loi contre le christianisme, *L'antéchrist*, p. 268).

LOI CONTRE LE CHRISTIANISME

Promulguée au jour du Salut, premier jour de l'An 1 (le 30 septembre 1888 du faux calendrier)

GUERRE A OUIRANCE AU VICE :

LE VICE EST LE CHRISTIANISME

Article 1. Est vicieuse toute sorte de contre-nature. L'espèce d'homme la plus vicieuse est le prêtre : il *enseigne* la contre-nature. Contre le prêtre, on n'a pas de raisonnements, on a les travaux forcés.

(...)

Article 6. On donnera à l'histoire « sainte » le nom qu'elle mérite – celui d'histoire *maudite* ; on emploiera les mots de « Dieu », « Messie », « Rédempteur », « Saint » comme des injures et pour désigner des criminels.

L'antéchrist

3) La fête de l'âne

« Je suis mort parce que je suis bête¹³ »

Après avoir écouté la prose de l'âne, Zarathoustra n'y tient plus et bondit en criant plus fort encore que l'âne :

- Ou-I, que faites-vous là, enfants des hommes ?.

Un des fous de l'âne, l'homme à l'esprit scrupuleux, lui répond :

- Toi-même – en vérité ! Toi-même par ton débordement et ta sagesse, tu pourrais bien devenir un âne ! N'aime cheminer un parfait sage sur les plus torses voies ? C'est l'évidence qui l'enseigne, Zarathoustra, — ton évidence !

(« La fête de l'âne, *Ainsi parlait Zarathoustra*)

Dans la quatrième partie du Zarathoustra, Nietzsche écrit *la fête de l'âne*, texte qui pour sa famille est tellement antichrétien que cela justifie pour elle la suspension de sa publication pour quelques années.

Je suis mort parce que je suis bête renvoie à la métamorphose de Nietzsche en âne dans un rituel carnavalesque définitif. C'est parce que Nietzsche est un destin [cf. « Pourquoi je suis un destin », dans *Ecce homo*] qu'il ne peut s'opposer à cette ultime métamorphose et qu'en même temps il en prend conscience par trouées fulgurantes, lorsque par exemple il signe les petits mots que sa mère lui dicte « le dément ».

Ce devenir âne est à mettre en relation avec le devenir Dionysos associé au crucifié – c'est ainsi qu'il signe les billets de la folie -, le dieu âne et les gueulements de Nietzsche qui crie et rit comme un âne scandalisent à la fois les voisins et sa mère et pousse celle-ci à choisir la forêt comme lieu ultime de ses promenades, en se faisant conduire par un cocher sourd.

« Le plus éprouvant est de le voir se mettre à crier - et de *quelle* voix quoique le plus souvent avec la mine la plus réjouie du monde... » raconte sa mère le 29 mars 1894.

Nietzsche le musicien n'improvise plus au piano, il a laissé la lyre d'Orphée pour les braiments de son père l'âne.

Nietzsche est à la fois Orphée et son âne, le philosophe génial et le philosophe bête qui incarne le destin de l'âne¹⁴. Le bouleversement des valeurs entrepris par Nietzsche aboutit à ce bouleversement final, mimétique du bouleversement de la place de l'âne dans ses relations avec l'homme...

13 Une des phrases refrain prononcées par Nietzsche, autour de 1892 alors qu'il commence à entrer dans le mutisme bruyant qui va caractériser ses dernières années : il ne parle plus mais fait du bruit !

14 Déjà ses anciens amis parlent de ses deniers livres » comme « à moitié idiots » : « ce livre à moitié idiots qu'est *Ecce homo* », écrit en avril 1894 le professeur Rohde, son ancien collègue.

La fin de la quatrième partie de *Z* est un éloge de la fête de l'âne.

Nietzsche commence par une variation sur la prose de l'âne, que l'on chante à la fête de l'âne, et qui a, selon la tradition, était composée au XIII^{ème} siècle par Pierre de Corbeil, archevêque de Sens. Tous, hommes supérieurs et inférieurs sont agenouillés come des enfants et de veilles dévotes » et ils adorent l'âne.

Or à ces mots l'âne cria : Ou-I !¹⁵

Hez, Sire Asne, Hez¹⁶

L'âne n'a pas une vision du monde mais une écoute et une voix du monde. Il ne s'agit pas pour lui de voir l'invisible mais d'écouter/de chanter l'inouï.

Sa voix est aussi puissante que son oreille est fine et si aujourd'hui son cri – hi han – est emblématique de la bêtise (alors que le cocorico du coq est fier et intelligent même s'il est un peu orgueilleux). Autrefois, sa voix nasale communiquait avec les morts. Pour qui sait l'entendre, son hi-han est un hi-oui au monde : un Oui/Non, un Si/No, voir le sens mythique d'asino en italien.

Il ne discourt sinon pour dire toujours Oui au monde qu'il créa ; de la sorte loue son monde. Sa ruse est de ne discourir ; de la sorte rarement se trompe.

Dans un paysage accidenté où il est important de rassembler un groupe dispersé, d'orienter un voyageur égaré, le chant de l'âne est plus efficace que celui de l'oiseau, c'est un cri d'appel avant d'être une parole.

Mais alors que Zarathoustra réprimande ces adorateurs d'adorer ainsi l'ancien dieu. L'homme a l'esprit scrupuleux lui répond :

- « Toi-même – en vérité ! Toi-même par ton débordement et ta sagesse, tu pourrais bien devenir un âne¹⁷ ! »

Et Nietzsche va chercher dans cette ânerie, dans ce rire, une anticipation de son geste : par le rire, les adorateurs de l'âne ont tué Dieu « qui veut tuer le plus foncièrement, celui-la rit¹⁸ », par cette fête de l'âne, ils ont indiqué que le royaume des cieux était devenu le royaume de la terre¹⁹.

¹⁵ Nietzsche, « Le réveil », dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, p. 400.

¹⁶ Prose de l'âne, de Pierre de Corbeil, cf. *l'office de Pierre de Corbeil*, par l'abbé Henri Villetard, Lbr. A. Picard & fils, Paris 1907, cité dans le texte *Sur l'âne philosophe*, Beya Éditions, Internet.

¹⁷ Nietzsche, « La fête de l'âne », dans *Ainsi parlait Zarathoustra*, p. 403.

¹⁸ *Idem*.

¹⁹ *Idem*, p. 404.

Il ne sait pas encore que, pour accomplir sa prophétie, il va lui falloir, comme l'annonçait le scrupuleux de l'esprit à Z, devenir lui aussi un âne. Un âne philosophe que les générations de l'avenir adoreront à leur tour.

IV Montée et descente de l'idiot rituel

Il faudra que mon texte soit bête (bien entendu !)

Un peu aussi du genre cruche à longues oreilles, et fruste, barbu, pattu

une sorte de mécanique à refus

(Francis Ponge, L'âne, manuscrit)

De couple de jumeaux contraires/complémentaires Dionysos/Apollon, Nietzsche est passé à un couple de contraire Dionysos/le Christ, mais en choisissant l'âne, il a proposé une improbable synthèse.

Une étude de l'âne montre que le braiment est dans toutes les oreilles de Giordano Bruno (asino : l'âne oui et non) à Hugo (et son poème l'âne) en passant par les lacaniens (la revue l'âne) et les ferencziens (du coq à l'âne). Et Une nouvelle Ariane doit nous aider à nous y retrouver dans ce labyrinthe.

Quelques traits asinesques permettront d'éclairer (un peu) le choix de Nietzsche. Je reprendrai l'introduction d'un texte que j'ai écrit (avec une Anne) il y a déjà quelque temps :

*Cet âne abject, souillé meurtri sous le béton
Est plus savant que Socrate et plus grand que Platon
(Victor Hugo, Le crapaud)*

Être âne, c'est être bête, et ce dans les deux sens : l'âne a une haute intelligence animale et cette intelligence est disqualifiée, à un moment donné de l'histoire comme « bêtise. Ce n'est qu'avec les développements modernes de l'éthologie que l'on acceptera à nouveau la notion d'intelligence animale et de pensée animale. L'âne est donc étroitement associé à ce bouleversement des valeurs que représente l'invention de la bêtise et cela doit nous alerter sur la place particulière de l'âne dans les relations entre l'homme et l'animal, dans ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui « ethnozoologie ».

Autrefois, quand les hommes et les bêtes parlaient, l'âne était un partenaire idéal de l'homme, aux grandes oreilles et à la bouche rieuse, toujours prêt à écouter et à répondre, s'il

les trouvait raisonnables, aux propositions de son compagnon qu'il considérait comme l'un des siens, allant parfois jusqu'à anticiper sur ses demandes.

Dans le dialogue interne entre le « sauvage » et « l'humanisé » l'âne représentait un modèle : l'âne avait, comme l'homme, un père sauvage et tenait sa force de ce rapport fondateur. Il était l'animal renversant, celui du passage dans un sens comme dans un autre, l'animal du renversement créatif, associé comme il se doit, au monde souterrain mais aussi au monde céleste. Son braiement montait au ciel mais, à la différence du chant des oiseaux il revenait aussitôt sur la terre. Comme âne il était naturellement saint et démon et comme saint, patron des aviateurs, double de saint Joseph de Copertino. Il était le seul animal à léviter à l'endroit et à l'envers. Dionysos lui offre une place au ciel, il ne pouvait faire moins pour honorer son nawal , c'est-à-dire son double animal et co-patron de la métamorphose! Et Giordano Bruno, qui s'y connaissait en ânes, précise dans quelle constellation : juste à côté d'un autre animal humain : la petite ourse, l'ours et l'âne sont d'ailleurs tous deux animaux carnavalesques.

On aurait deux types d'homme sauvage : un premier pensé sur le mode de l'âne et de l'onocentaure où co-existent une part raisonnable et une part absolument sauvage, non domestiquée (dans le domaine du chant (de la parole), du sexe...) et un second, plus tardif, pensé sur le modèle de l'ours que l'on rase et que l'on humanise... [Mais il existe aussi des hommes ours sauvages du premier type comme l'ours du Carnaval de Nunkini (Mexique), qui cependant aujourd'hui, s'humanise peu à peu].

On peut aussi se poser la question de l'âne comme animal du démembrement, animal monde dont le corps s'étend au delà de ses limites, par sa « voix » ou son « chant » mais aussi son écoute, son, odorat, son sixième sens, voire sa vision (il voit bien de loin mais très mal de près, il possède aussi le pouvoir de voir derrière lui, comme les bébés, s'il accommode mal, il voit des choses que nous ne voyons pas)...

Mais aussi dont le corps démembré, comme d'autres héros cosmiques (Brahmane, Ix bak, Dionysos...) fonde le monde : oreilles, mâchoire, poils, queue et tête, sexe, pied (et coup de pied)...

On fabrique d'ailleurs avec le corps de l'âne de beaux instruments, fifres et tambourins.

Si l'âne contribue peu à l'harmonie durant sa vie, il la sert généreusement après sa mort, lui fournissant les meilleures peaux qui existent pour les grosses caisses et les meilleurs tibias pour fabriquer des clarinettes (tibiae).

(Toussenel, *L'esprit des bêtes*)

Et sa chair est parfois savoureuse en saucisson ou en ragoût

Elle a conservé le parfum

Du pré fleurissant qui verdoie

Et malgré son léger ton brun

Sa graisse vaut la graisse d'oie

(Théodore de Banville, *Idylles prusiennes*)

De cette place royale, les fables ont gardé la trace ainsi que les contes populaires. Dans le corpus des fables d'Esopé, il apparaît fréquemment en rival du lion, le plus souvent déchu – après le grand bouleversement – mais aussi victorieux, compensant généralement par sa ruse et son intelligence ce que sa force, pourtant peu ordinaire, ne lui permet pas d'obtenir. Mais l'âne tel le phénix renaît toujours de ses cendres : en voie de disparition en Europe à l'aube des années quatre-vingts, il revient dix ans plus tard comme roi des promeneurs et annonce la slow génération [19.000 ânes en France en 1980 mais 37.000 en 1994, dans le monde, en revanche, la population d'âne est en augmentation constante passant de 37 millions en 1961 à plus de 44 millions en 1996].

L'âne, comme d'autres animaux avec lui, a subi en Europe le contre-coup de la « desanimalisation » c'est-à-dire du refoulement de la part animale de l'homme²⁰.

L'homme moderne lui préfère le cheval, plus docile, plus adapté à la nouvelle société qui se dessine et à la politique de la vitesse. L'histoire du pouvoir est celle d'un Horse power associé à la croissance.

Mais l'âne conserve sa part mythique, devenue part maudite, que l'on retrouve dans des rituels médiévaux tels la fête de l'âne ou dans des jeux où l'âne bouleverse le court ordinaire de la partie. Il devient aussi un des symboles de l'inconscient et donne son nom à la revue des psychanalystes lacaniens. Il hante mythes et romans, de *La Bible* à *L'homme qui rit* et aux pièces de Dario Fo.

L'âne est ce qui résiste, l'évidence de l'animalité humaine, de l'intelligence pratique des choses.

20 Ce refoulement est associé à la perte de l'origine et à la quête de l'unité : lorsque l'origine de toujours présente est devenue « perdue » et projetée dans le passé, alors ce qui a été refoulé ce sont les symboles de la gemelité, de la multiplicité assumée, du morcellement heureux.

L'âne est aussi l'animal de l'éternel retour : périodiquement il revient et il est nécessaire de le chasser à nouveau : ainsi lors de la contre-réforme où on retire l'âne de l'iconographie de la fuite en Egypte, ce qui oblige à faire marcher la sainte famille et à vieillir l'enfant Jésus.

Ainsi au début des années quatre-vingts où, avec la montée de l'écologie, l'âne et notamment les promenades avec l'âne, reviennent à la mode. L'âne devient un support de méditation, de médiation, les fêtes de l'âne refleurissent...

Au delà ce mouvement d'éternel retour n'est pas simplement diachronique, il est aussi synchronique : il fait partie de l'animal qui, dans un seul mouvement et en deux syllabes, dit Oui et non, Si et No, ASINO en italien, comme l'a bien vu Giovan Battista Pino dans son *Ragionamento sovra del asino*.

Il est la montagne contre la plaine,
l'endurance face à la vitesse,
le communautarisme opposé à l'individualisme,
l'écoute et l'indépendance face à l'obéissance aveugle ,
l'ancienne croyance face à la nouvelle croyance²¹.

Mais toutes les sociétés ne disqualifient pas l'âne.

Chez les Moosé par exemple, il est l'animal qui ne recule pas, celui que monte le chef de guerre.

En Afrique l'âne est souvent porteur d'espoir

Dans les sociétés montagnardes il reste préféré au cheval.

On peut présenter les choses ainsi : la dévalorisation de l'âne dans certaines sociétés et notamment dans les sociétés industrielles est le signe d'un *bouleversement des valeurs*²², d'une révolution dans les rapports sociaux et dans l'image que l'homme a de lui-même, que l'on peut caractériser, notamment, par l'avènement du cheval : l'ère de l'âne laisse la place à l'ère du cheval et le chevalier prend le dessus sur l'asnier, l'homme des plaines sur l'homme des forêts et des montagnes.[Bien qu'au départ, l'âne soit un animal des plaines, ce n'est qu'après la domestication qu'il deviendrait montagnard]

21 Une première version de « La fête de l'âne », un des chapitres clefs de *Ainsi parlait Zarathoustra*, a pour titre « L'ancienne et la nouvelle croyance » :

L'édition Colli-Montinari note : « Dans le manuscrit destiné à l'imprimeur, le titre était : « L'ancienne et la nouvelle croyance ». Cf. le titre de l'œuvre de David Friedrich Strauss attaquée par Nietzsche dans *David Strauss* (dans *Considérations inactuelles*, II) », note 1 de la page 401 (p. 538).

22 Les études nietzschéennes n'ont, à ma connaissance, pas encore pris toute la mesure de ce que doit à l'âne la notion centrale de « bouleversement [*umvertung*] de toutes les valeurs ».

Ce sont ses qualités qui vont, après cette révolution, devenir ses défauts.

Mais ce bouleversement est aussi en partie liée aux qualités bouleversantes de l'âne, qui en font un animal qui porte l'inversion en lui, un animal ambivalent, céleste/chthonien//bon/mauvais//intelligent/stupide. Il devient, avec la naissance de la morale », l'animal moraliste, le miroir sans tain de l'homme, ange et démon comme lui.

On peut s'interroger sur l'ampleur de ce retournement, en France et en Europe, sur le fait que la presque totalité des expressions associées à l'âne – en ancien français par exemple– soit dévalorisante. N'est-ce pas la trace d'une extrême valorisation de l'âne dans les sociétés anciennes²³? Une étude détaillée d'un corpus de proverbes occitan montre cependant que ceux-ci, peut-être plus conservateurs que les expressions, ont conservé la mémoire de l'âne valorisé.

Il est saint *la patience est la vertu des ânes et des saints* et relie le ciel et la terre *Le braiement de l'âne n'arrive pas jusqu'au ciel, s'il y va, il en revient*. Il travaille avec Dieu à la fabrication du divin nectar *L'âne taille la vigne et Dieu fait le vin*.

23 Bodhana Librova s'interroge sur les raisons pour lesquelles « le langage figuré néglige systématiquement les côtés positifs des représentations de l'âne. Elle y voit des causes essentiellement linguistiques, la langue « ayant besoin de termes expressifs pour désigner des caractéristiques péjoratives » (p. 36-37). Argument peu convainquant.

(« L'âne dans les expressions métaphoriques de l'ancien français » dans *Studia Minora facultatis philosophicae Universitatis Brunensis*, L19, 1998, p. 17-38, article disponible sur le net).